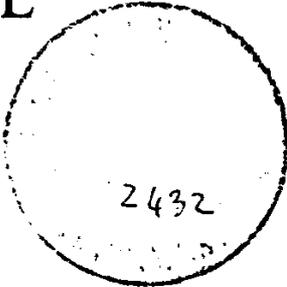


MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE
ET
ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ARRONDISSEMENT
DE PONTOISE
ET
DU VEXIN



TOME XXIV



PONTOISE
IMPRIMERIE DE AMÉDÉE PARIS
LUCIEN PARIS, successeur

1902

✓
Pér. 80
19422



LES CAPITAINES ANGLAIS

DE PONTOISE

COMMUNICATION PRÉSENTÉE

à l'Assemblée générale du 27 Mai 1901

PAR

M. GERMAIN LEFÈVRE-PONTALIS

Vice-Président de la Société

MESSIEURS,

JE voudrais vous entretenir aujourd'hui, dans une simple causerie sans apprêt, où je souhaiterais ne pas mettre votre patience à trop longue épreuve, de quelques personnages mêlés étroitement aux annales de l'époque la plus inquiète et la plus lourde qui ait pesé sur notre cité. Le titre seul que je viens d'énoncer devant vous porte en lui, à cet égard, une suffisante éloquence, et me dispense de tout préambule. Les capitaines anglais de Pontoise ! Ces mots discordants, extravagants presque, évoquent un temps qui ne fut que trop réel, par malheur, et dont les douloureux épisodes n'ont gravé dans notre histoire que trop de lancinants souvenirs. Ces noires années sont cependant de celles qu'il faut scruter sincèrement, d'une attention plus aiguë encore que les périodes de silence et de paix. C'est à ce voyage

dans le passé que je voudrais vous convier aujourd'hui, en nous associant, pendant ces quelques instants, à un commun attachement aux choses de notre ville et de notre contrée.

Nous sommes donc en l'an 1419, à la fin du printemps, à peu près vers l'heure de saison où nous nous trouvons actuellement.

Depuis bientôt deux ans, les Anglais sont implantés en France, depuis le fatal dimanche d'août 1417 où l'armée du roi Henry V, deux ans après le désastre d'Azincourt, a débarqué sur la plage normande de Touque, en ordre parfait, archers, cavaliers, artilleurs et pontonniers, sagement préparés pour l'invasion, la conquête et l'œuvre de proie. En deux ans, une à une, les villes de Normandie, prises d'assaut, par famine ou traité, sont tombées tour à tour. De Rouen, depuis le cours du dernier hiver, le flot d'invasion a remonté la Seine. Il vient de submerger Vernon, la Roche-Guyon, Rosny et Mantes. Français encore restent Meulan et Gisors, comme Château-Gaillard, seul îlot demeuré sauf, au cœur du Vexin normand, au milieu de la nappe envahissante.

Pontoise, clef de Paris, commandement de l'« Ile » de France, semble encore dans une sécurité relative. Nulle place n'est cependant si âprement convoitée par la méthodique et supérieure stratégie du roi Anglais, à l'affût de cette merveilleuse position militaire.

Et à la guerre étrangère, la guerre civile se superpose. Depuis bientôt quinze ans, depuis cette malheureuse année 1405 où le parti d'Orléans et le parti de Bourgogne en ont pour la première fois appelé aux armes sous les murs de Paris, surtout depuis la dette de sang ouverte à la suite de l'assassinat de Louis d'Orléans par Jean Sans Peur, les factions se déchirent, se disputent la réalité du pouvoir et le corps sans âme du roi. A l'heure qu'il est, après cinq ou six paix menteuses, serments trahis, violences pareilles, les Bourguignons, plus subtils à l'assaut, ont écrasé leurs adversaires, maintenant connus sous le nom de leur nouveau chef, le comte d'Armagnac, et disposent seuls de Charles VI, des finances et de la capitale. Voilà un an déjà que Jean de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam, capitaine de Pontoise pour le duc de Bourgogne, dont la ville et la région ont embrassé la cause, a surpris Paris par un coup d'audace sans pareil, un an que la domination bourguignonne, devenue maîtresse de la personne du roi, s'est fondée dans les massacres et dans le sang. En pleine invasion étrangère, le pouvoir a ainsi changé de main, sans que le parti bourguignon, maintenant absorbé par sa curée, ait fait meilleure figure devant l'ennemi national, que le parti d'Armagnac, naguère immobilisé par les soins de sa défense personnelle. Le dauphin, le futur Charles VII,

sauvé par Tanneguy du Chastel, a pu organiser dans les provinces du Centre un contre-gouvernement vivace, qui s'étend en grand cercle autour de Paris, jusqu'à Dreux, Meaux et Compiègne. Mais que peut-il contre deux ennemis si puissants, l'un en possession du pouvoir central, l'autre continuant sa formidable conquête ? Son heure n'est pas encore venue, et ne se distingue même pas encore à l'horizon.

C'est dans ces conditions que le roi d'Angleterre, au printemps de 1419, de Mantes où il vient de s'installer, maître de l'offensive et assez fort pour imposer sa loi, ouvre des négociations avec les deux partis qu'il a devant lui, le pouvoir royal officiel, aux mains du duc de Bourgogne, et le gouvernement parallèle du dauphin. Pour des raisons dont l'examen dépasserait le cadre de cette étude, les pourparlers avec le dauphin tournent très promptement en fin de non recevoir. Ceux qui se continuent avec le pouvoir royal persistent au contraire sur des bases moins fragiles. Il s'agit de régler le mariage convoité par Henry V, qui doit l'unir à Catherine de France, la fille de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, en apportant ainsi, par voie détournée, à l'exclusion du dauphin Charles, la succession du trône de France au souverain anglais, clause future du honteux traité de Troyes, qui, moins d'un an plus tard, allait devenir une incroyable réalité.

A cet effet, pour faciliter ces négociations en cours, une trêve a été conclue entre Henry V et Charles VI, et ses diverses prorogations, prolongées à diverses reprises, s'étendent jusqu'à la limite extrême du 29 juillet. Sous cette garantie, des conférences se sont tenues à Meulan, pendant tout le mois de juin, la cour de France résidant à Pontoise, la cour d'Angleterre à Mantes, les uns et les autres faisant chaque fois le chemin de Pontoise à Meulan, par les hauteurs de l'Hautil, et de Mantes à Meulan par la vallée de la Seine. Puis brusquement, la cour française, qui au fond, à ce moment, ne cherchait qu'à gagner du temps, a refusé de ratifier les protocoles échangés, et a repris logis en lieu plus sûr, à portée de Paris, en l'abbaye de Saint-Denis.

Le 19 juillet, à Mantes, le roi anglais donne encore pouvoir à ses plénipotentiaires de s'aboucher avec les négociateurs français, à l'effet de conclure une nouvelle prorogation de la trêve, dont l'échéance irréductible survenait dans dix jours. On ne voit pas que cette négociation ait abouti. Tout ce qu'on sait, c'est que, le 30 juillet, lendemain de l'échéance, Henry V — dans la plénitude de son droit — dénonçait la trêve, et que, de par cet acte, les hostilités se trouvaient ainsi virtuellement rouvertes entre France et Angleterre.

Le 30 juillet 1419 était un dimanche. Ce jour même, sous l'œil vigilant du roi, aposté à l'une des issues de la place et faisant fonction de portier, selon l'énergique expression d'un contemporain, deux corps d'armée sortent de Mantes, l'un destiné à l'assaut, portant des échelles spéciales, de taille gigantesque, affectées à l'escalade, à l'« eschiellage », selon le terme courant de l'époque, l'autre mis en route pour simuler une fausse attaque, masquant la véritable entreprise. A la fin de la nuit, le lundi 31 juillet, l'escalade si bien préparée avait lieu : l'Isle-Adam et ses hommes, surpris à la relevée des postes, à l'aube, abandonnaient la partie, fuyaient les premiers vers Paris par le pont, et la lamentable exode des Pontoisiens, si tragiquement décrit par le Bourgeois de Paris et le Religieux de Saint-Denis, commençait vers Saint-Denis, par tous les chemins de la vallée de Montmorency, jonchant les routes de malades, d'éclopés et de mourants. Prévenue par quelque messenger bien monté, la cour de France quittait précipitamment Saint-Denis, dès avant midi, sacs et bagages bâclés à la hâte, et, sans oser rentrer dans Paris, gagnait Lagny, mettant ainsi la Marne entre elle et toute menace de poursuite. Huit jours après, les Anglais, sous les murs mêmes de la capitale, pillaient la foire Saint-Laurent, à la vue des guetteurs de la porte Saint-Martin.

C'est ainsi que Pontoise, le matin du lundi 31 juillet 1419, devint ville anglaise pour vingt-deux ans.

Il ne s'agit pas ici de retracer un historique, même sommaire, de notre cité pendant cette longue période. Le plan de cette étude peut seulement comporter quelques notions sur les divers commandants militaires, qui eurent à y résider et à la défendre au nom du pouvoir anglais.

Le premier en date, sitôt Pontoise passé aux mains des envahisseurs, est un personnage de haute marque, l'un de ceux qui venaient de conduire avec succès l'entreprise dirigée contre la place.

C'est John Holland, comte de Huntingdon, ayant droit au titre de duc d'Exeter, qui paraît avoir commandé la place de Pontoise jusqu'en 1421.

Il appartenait à cette race des Holland, alliée à plusieurs reprises à la famille royale d'Angleterre, et dont les divers rameaux étaient restés fidèles jusqu'à la mort au roi Richard II, lors de la tragique révolution de 1399-1400 qui avait fait passer la couronne anglaise dans la branche des ducs de Lancastre.

Son grand-père, Thomas Holland, fils lui-même d'un simple

baron du Lancashire, avait fondé la grandeur de sa maison, en épousant l'héritière du comte de Kent, Jane Plantagenet — la jolie fille de Kent, selon la légendaire expression anglaise — fille d'Edmund Plantagenet, comte de Kent, le frère du roi Édouard II. Son père, John Holland, cadet de sa race, avait fait une brillante fortune ; créé comte de Huntingdon, puis duc d'Exeter, il avait épousé Élisabeth Plantagenet, sœur du duc Henry de Lancastre, destiné à renverser l'infortuné Richard II et à devenir roi sous le nom de Henry IV. Le nouveau souverain, à son avènement d'usurpateur, avait trouvé John Holland, malgré leur lien étroit de parenté, figurant toujours parmi les opposants fidèles au prince détrôné. Le duc d'Exeter avait payé de sa tête son attachement au malheur, comme son neveu, le chef de la famille, titré comte de Kent et devenu duc de Surrey. Tous deux avaient été décapités en 1400.

John Holland, le capitaine de Pontoise, dont il est ici question, était donc le cousin germain du roi régnant Henry V. Né en 1395, il n'était rentré qu'en 1416 dans une partie des titres confisqués à son père. A cette date, le comté de Huntingdon lui avait été restitué. Il ne devait recouvrer le duché d'Exeter qu'en 1443.

En 1419, il avait environ vingt-cinq ans, et s'était déjà illustré par mainte prouesse. Il avait pris part à la campagne française de 1415, au siège et à la prise de Harfleur et à la journée d'Azincourt. Lors de l'invasion de 1417, il figure au siège de Rouen, où il commande les troupes campées sur la rive gauche de la Seine. Lors de l'escalade de Pontoise, il venait de se distinguer particulièrement.

Peu après la cessation de ses fonctions de capitaine de Pontoise, il devait être fait prisonnier à la bataille de Baugé, en Anjou, l'une des rares victoires françaises de cette néfaste période, et demeurer quatre ans captif. On le retrouve en France, en 1431, au siège de Compiègne, puis plénipotentiaire au congrès de la paix d'Arras, en 1435, enfin lieutenant-général anglais dans le duché de Guyenne. Il devait mourir en Angleterre en 1447, dans la force de l'âge, pourvu de la fructueuse sinécure de connétable de la Tour de Londres, laissant un fils avec lequel devaient s'éteindre ses titres et ses honneurs.

John Holland ne semble pas avoir conservé bien longtemps la capitainerie de Pontoise.

Pendant qu'il se maintenait en charge, survenaient des événements décisifs, l'assassinat de Jean Sans Peur à Montereau, l'alliance de son fils Philippe le Bon et du malheureux Charles VI avec le roi anglais, enfin le honteux traité de Troyes, qui, réalisant les préliminaires abandonnés de Meulan, assurait le trône à

Henry V, comme mari de Catherine de France, à l'exclusion du dauphin Charles.

A Pontoise, dès le début de 1421, avant même sa capture à Baugé, on voit John Holland remplacé par un autre grand personnage anglais, John Mowbray, comte de Nottingham, comte maréchal héréditaire d'Angleterre, ayant droit au titre de duc de Norfolk.

Il appartenait à la maison des Mowbray, elle aussi, comme celle des Holland, tellement grandie par ses alliances, et qui avait payé si cher sa participation aux sanglantes querelles intestines de l'Angleterre. Son grand-père, John Mowbray, issu lui-même d'une lignée féodale du Yorkshire, avait recueilli dans la succession de sa femme, Élisabeth Segrave, les titres de comte de Norfolk et de comte maréchal héréditaire, qui lui venaient à elle-même, par les femmes, de Thomas Plantagenet, comte de Norfolk, autre frère du roi Édouard II. Son père, Thomas Mowbray, créé comte de Nottingham, ayant vu transformer son comté de Norfolk en duché, avait été frappé d'exil, vers la fin du règne de Richard II, pour son attachement au parti de Lancastre, et était allé mourir à Venise en 1399, privé de ses titres et de son rang. Sa pierre tombale, transportée récemment en Angleterre, est aujourd'hui à Corby Castle, près de Carlisle, où elle a été recueillie par le représentant d'une branche de la maison Howard, aujourd'hui en possession du duché de Norfolk.

John Mowbray, le capitaine de Pontoise ici en cause, n'avait pas, à l'avènement de la nouvelle dynastie, recouvré tous ses titres héréditaires. Il n'avait ressaisi que le comté de Nottingham et la charge de comte maréchal héréditaire d'Angleterre. Il ne devait rentrer en possession du duché de Norfolk qu'en 1425.

Né vers 1390, il comptait alors environ trente ans. Son mariage avec Catherine Nevill, fille de Ralph Nevill, comte de Westmoreland, et de Jane Plantagenet, sœur du roi Henry IV, faisait de lui le cousin germain du roi Henry V, comme de son prédécesseur dans la capitainerie de Pontoise, John Holland.

Comme nombre de personnages de son rang, il avait pris part à la campagne française de 1415, au siège et à la prise de Harfleur, mais la maladie l'avait empêché de pousser jusqu'à Azincourt. Lors de l'invasion de 1417, il a figuré au siège de Rouen. Depuis la soumission du pays de Bray et du Vexin, il avait exercé les fonctions de commandant de Gournay et de Neufchâtel.

A la date du 26 janvier 1421, on le voit institué capitaine de Pontoise par acte du roi Henry V. Il paraît avoir conservé ce poste jusqu'au cours de l'année suivante, qui vit comme on sait

survenir, entre août et octobre, coup sur coup, d'abord la brusque disparition de Henry V, frappé en pleine vigueur et en pleine victoire, par un mal soudain et mystérieux, puis la fin de Charles VI, à bout d'infortunes, enfin l'avènement du roi enfant Henry VI, âgé de quelques mois à peine, sous le protectorat et la régence du plus énergique des princes du sang d'Angleterre, John Plantagenet, aîné des frères survivants de Henry V, le célèbre duc de Bedford.

Après la cessation de sa charge de capitaine de Pontoise, on trouve John Mowbray présent à la bataille de Cravant, en Bourgogne, en 1423, puis figurant à la campagne de Picardie en 1425. En cette année, il rentre en Angleterre, où il recouvre son duché de Norfolk. Il repasse en France en 1430 avec le jeune Henry VI, venu chercher son sacre à Notre-Dame, conduit quelques expéditions dans les environs de Paris — c'est lui qui paraît avoir reconquis aux Anglais le château de la Chasse, naguère passé au parti français avec Jean II de Montmorency — puis rentre en Angleterre pour y mourir en 1432, encore dans la force de l'âge. Il est enterré dans un prieuré cistercien voisin de sa résidence d'Epsworth, dans l'« île » d'Axholm, région du Yorkshire, ainsi nommée des quatre cours d'eau qui l'enveloppent.

Son fils, devenu gendre du grand Talbot, devait être le dernier de sa race. Après la mort de la fille de celui-ci, Anne Mowbray, la tragique fiancée d'un des jeunes princes assassinés dans la Tour de Londres par Richard III, tous les titres de sa maison devaient passer dans la descendance des sœurs du capitaine de Pontoise, dans la maison des Howard, qui les détient encore de nos jours. C'est l'arrière-petit-neveu de John Mowbray, Henry Howard, quinzième duc de Norfolk, qui occupe aujourd'hui les fonctions de comte maréchal naguère en possession du capitaine de Pontoise.

Pendant le règne de Henry V, c'étaient comme on le voit deux grands seigneurs, princes du sang par alliance, qui avaient occupé la capitainerie de Pontoise. Avec l'avènement de Henry VI enfant, ou plutôt avec la régence du duc de Bedford, la fonction va changer de caractère. Ce seront désormais, plutôt, des gens de guerre de moyenne condition, au milieu desquels surgiront de célèbres noms, entre autres celui de Talbot, mais en somme personnages d'allure moins brillante. Les événements auxquels ils sont associés parleront du reste pour eux, et c'est des faits mêmes que viendra, en ces années traversées de tant de secousses, le principal intérêt que peut présenter la suite de cet entretien.

Sous le nouveau règne, le capitaine que nous rencontrons tout d'abord est Robert Holme, dont le nom seul nous parvient, sans autre mention relative à sa personne.

A la date du 29 septembre 1422, on le rencontre installé dans la fonction de capitaine de Pontoise. Il y commandait à une force composée de 160 hommes, soit 40 hommes d'armes — dont 30 à cheval et 10 à pied — et 120 archers. Chiffre de garnison que les documents ne permettent pas d'établir pour ses deux illustres prédécesseurs.

Il convient de remarquer, ici, une fois pour toutes, cette proportion établie entre les hommes d'armes et les archers, soit du tiers aux deux tiers — 40 hommes d'armes et 120 archers. Elle est de règle pour toute l'administration militaire anglaise de cette époque. Elle est constante et exprime toute une tactique. C'est grâce au nombre des archers, à leur excellente cohésion, à leur entraînement, que sont dues comme on sait les victoires anglaises. Crécy, Poitiers et Azincourt en sonnent dans nos mémoires un lugubre écho. Comment, par quel immuable rapport, cette proportion du tir, élément meurtrier du combat, se maintenait-elle envers l'armure d'acier, condition nécessaire, mais limitée, de la bataille, c'est ce que la connaissance et l'analyse de cette règle permettent de saisir ici sur le vif. En face, par contre, dans les rangs français, l'archer n'existe pas. Le tir, longtemps durant, n'y est représenté que par les arbalétriers génois, mercenaires soldés à grands frais. Seuls, les contingents écossais y apportèrent un effectif sérieux de manieurs d'arc, ceux-là de premier ordre. A eux appartiennent, en 1421 et 1422, les triomphes de Baugé et de La Gravelle, à eux, sans de fatales circonstances, aurait été dû, en 1424, le succès du choc sanglant de Verneuil, transformé en désastre par la fausse manœuvre de la cavalerie française, jour de deuil après lequel toute défensive française s'effondre et disparaît.

A Robert Holme, qu'on trouve encore en charge au 29 septembre 1423, et qu'on voit remplacé dès novembre de cette année, succède William Appleby, écuyer, qu'on rencontre en fonctions à la date du 1^{er} novembre 1423.

Sous ce nouveau chef, la garnison se réduit encore, elle tombe à 80 hommes, soit 20 hommes d'armes, dont 10 à cheval et 10 à pied — et 60 archers, la proportion de l'arc à la cuirasse demeurant toujours identique.

Diverses pièces nous montrent William Appleby poursuivant ses fonctions en 1424, 1425, 1426. Il y a lieu de croire qu'il les avait résignées en 1427, car, à cette date, nous le trouvons

employé à la tête d'une petite division volante pour tenir en sûreté les chemins entre Mantes et Vernon.

L'an suivant, en mai 1428, on le trouve promu à la fonction importante de « maître de l'artillerie anglaise pour le duché de Normandie ». Il exerçait encore cette charge en 1431. C'est tout ce que les textes nous apprennent sur lui et sa personne.

Le premier nom qui se reconnaît ensuite est celui d'un homme de guerre qui a laissé dans l'histoire agitée de ce temps un sillage plus marqué : je veux parler de Robert Willoughby, déjà titré comte de Vendôme par la conquête étrangère, et bientôt destiné à y joindre la possession du comté de Beaumont-sur-Oise. Celui-là se rattache, au moins par cette possession territoriale, plus étroitement à notre région. Aussi bien sommes-nous mieux pourvus sur sa carrière et sur sa vie.

D'une lignée féodale du Lincolnshire, qui après lui a donné à l'Angleterre le célèbre navigateur Hugh Willoughby, un des premiers explorateurs des mers polaires au xvi^e siècle, Robert Willoughby s'était déjà assez illustré dans les guerres du continent pour s'être fait adjuger, dès 1425, le comté de Vendôme, nominale-ment confisqué sur son titulaire légitime, le prince du sang français Louis de Bourbon, l'un des plus généreux combattants des dernières forces encore organisées en France. De son nouveau comté, le comte titulaire anglais ne possédait en somme que les deux hôtels de Vendôme situés à Paris même. En 1427, il occupe le poste important de commandant de la place de Rouen. En 1429, on le trouve pourvu de la triple et lourde fonction de capitaine de Bayeux, de Pont-de-l'Arche et de Pontoise.

Quelle ubiquité, quelle accumulation de charges ! Cette surabondance de fonctions, cette superposition de titres, n'est pas une des faces les moins curieuses des mœurs des conquérants de notre pays, justifiant ainsi, près du trésor central, des motifs privilégiés de traitements, de prérogatives, de fructueuses entreprises.

Un anglais de marque, en ce temps, semble partout présent à la fois. Il est grand dignitaire du royaume franco-anglais ou du duché de Normandie, bailli d'un des bailliages normands, conseiller du roi, capitaine d'une ou plusieurs places, grandes et petites, commandant d'une force en campagne, destinée à tels mouvements particuliers, seigneur féodal d'une seigneurie normande, d'un comté français, possesseur à Paris des biens y attenant. Le cas du capitaine de Pontoise, par exemple, n'est ni des moindres, ni de ceux qui pourraient présenter exceptionnelle apparence.

Un intérêt tout spécial s'attache au passage de Robert Willoughby dans cette charge. C'est au cours de ses fonctions, en effet, que

se prononce le magnifique mouvement dont Jeanne d'Arc fut le vivant symbole, l'irrésistible entraînement qui rend à eux-mêmes les Français découragés, désarmés et désunis.

La délivrance d'Orléans, la victoire de Patay, le sacre de Reims, la marche triomphale par les campagnes du Valois et de l'Île de France, sont présentes à toutes les mémoires. Peut-être le rôle spécial de Pontoise, pendant cet été décisif de l'an 1429, se dessine-t-il moins nettement. Il est cependant capital.

Une correspondance italienne, faisant partie de ce groupe de lettres si curieuses adressées de Bruges à Venise au sujet des événements de France, lettres qui viennent récemment d'être mises au jour, appelle Pontoise « la clef de la Normandie » — « Pontros, ch'è la clave de Normandia ». Rien n'est plus juste ni plus vrai. Le pont jeté sur l'Oise entre l'Hôtel-Dieu et Saint-Ouen représente alors, — Compiègne, Pont-Sainte-Maxence et Creil étant occupés par les Français, les ponts de Beaumont et de l'Isle-Adam se trouvant notoirement insuffisants, — le seul passage sérieux que les forces anglo-bourguignonnes conservent encore pour déboucher vers la région parisienne. Ce chemin unique une fois coupé, Paris s'isole, Paris appartient à qui osera l'attaquer. Et Paris est l'objectif essentiel de la Pucelle, qui croit n'avoir rien fait tant qu'elle n'y aura pas fait rentrer le roi du sang de France.

Du 14 au 16 août, les armées française et anglaise se sont tenues face à face, entre les marais de la rivière de Senlis et la hauteur de Montépilloy, sans oser mutuellement s'aborder. Le duc de Bedford, qui commande en personne les forces anglaises, vient alors de modifier brusquement sa tactique. Laissant Paris se défendre seul, informé peut-être des molles dispositions du misérable parti de courtisans qui chambre Charles VII et contrecarre la vigoureuse offensive de la Pucelle, Bedford songe à préserver sa Normandie, et, à cet effet, court immédiatement à Pontoise, au-devant des renforts fébrilement attendus d'Angleterre.

Cette armée de secours, détournée de son véritable objectif, qui était la croisade pontificale contre les hérétiques Hussites de Bohême, cette armée de secours arrivait de Calais, sous la conduite du cardinal Henry Plantagenet, grand oncle du jeune roi anglais. Avec ces forces qui le sauvent, Bedford s'établit à Vernon, de là préserve Évreux, qui a capitulé sous condition devant les troupes françaises, Évreux qu'en dernier ressort, au jour fixé pour la reddition, il parvient à ressaisir et à conserver à la cause anglaise. De nouveau, il reparaît à Pontoise, guettant de là les événements qui se déroulent sous les murs de Paris.

Ceux-là ne sont que trop célèbres. Après la prise de Compiègne,

le 18 août, après celle de Senlis, le 22, celle de Saint-Denis, le 26, après l'élan continu de toute la campagne, c'est le dernier et suprême effort, l'attaque de Paris, qui venait échouer, le 8 septembre, et briser lamentablement toute l'œuvre de Jeanne d'Arc. Le 13, le roi et son pitoyable entourage arrachaient la Pucelle de Saint-Denis ; puis l'armée royale gagnait le passage de la Marne à Lagny, celui de la Seine au-dessus de Montereau, et rentrait dans les paisibles provinces du Centre. Bedford, de Pontoise, regagnait immédiatement Paris avec ses anglais. La partie mortelle engagée entre France et Angleterre ne demeurait qu'à demi gagnée : le plus bel enjeu, près d'être enlevé d'audace, échappait au dernier moment. Dans six ans seulement, la cité de Pontoise, redevenue française la première, rendra Paris à la France.

Je n'ai besoin de rappeler ici, ni le drame de Compiègne, en mai suivant, où Jeanne d'Arc perd sa liberté, plus chère que sa vie, ni les scènes de Rouen, où la peur anglaise se vengea sur la plus pure figure de femme qui ait jamais paru dans l'histoire.

En novembre 1429, sous Robert Willoughby, alors que la sécurité renaissait pour l'Angleterre, naguère menacée de si près dans ses œuvres vives, la garnison de Pontoise comprenait 260 hommes, soit 80 hommes d'armes, dont 4 chevaliers et 140 archers. Chiffres qui semblent du reste avoir flotté pendant quelques mois, d'autres documents paraissant rétablir les proportions habituelles de 60 hommes d'armes contre 170 à 180 archers environ.

Un lieutenant supplée de temps à autre le commandant en chef : ainsi, du 2 novembre 1429, au soir, jusqu'au 16 décembre où Willoughby reprend les clefs de la place, le commandement est exercé par Richard Merbury. A la fin de 1431, autre lieutenance de William Chamberlain, qu'on trouve en fonction au moins du 28 décembre 1431 jusque dans le courant de 1434. Puis c'est Richard Merbury qui apparaît de nouveau, à la fin de 1434, au moins depuis le 29 décembre 1434 jusqu'au 8 novembre 1435, jour où Willoughby est expressément noté comme reprenant la capitainerie. Pendant cette dernière période, Richard Merbury paraît même avoir porté le titre, non seulement « de commis à la garde », comme lors de sa première lieutenance, mais bien cette fois, de capitaine proprement dit de Pontoise.

C'est au cours de sa charge que Robert Willoughby s'enracina plus étroitement dans notre région par l'entrée en possession du comté de Beaumont-sur-Oise. Le 4 octobre 1430, le vieux domaine comtal, à cheval sur le Vexin et l'Île de France, alors tenu en tenure légitime par les héritiers de Louis d'Orléans, Beaumont avec sa ville, son pont, son fier château, avec le beau

et plaisant manoir d'Asnières-sur-Oise, passe aux mains d'un possesseur étranger.

Voici comment il s'intitule. Haut et puissant seigneur Robert « de Willoughby », comte de Vendôme et de Beaumont-sur-Oise, sire « de Willoughby », de Montdoubleau et de Beaumesnil.

Toujours énergique entraîneur d'hommes, on le trouve, en 1431, lieutenant du roi dans les bailliages de Caen, de Cotentin, d'Alençon, et dans les marches de Basse Normandie, ayant sous ses ordres 300 hommes d'armes et 900 archers tous à cheval, puis l'an suivant, commandant à 600 hommes d'armes et 1,800 archers, tous à cheval, force considérable pour l'époque, susceptible seulement d'être confiée à un chef éprouvé.

On conçoit aisément que cette multiplicité de fonctions absorbantes dussent éloigner le capitaine de Pontoise du commandement effectif de la place qui lui était confiée.

Nous venons de voir à diverses reprises la garde de Pontoise remise au lieutenant Merbury. Ce dernier, fort occupé lui-même ailleurs — il exerçait en même temps les fonctions de lieutenant du capitaine de Meulan, lequel n'était autre que Bedford lui-même — avait été assez heureux, au cours de sa suppléance, pour éviter tout accident.

Il n'en fut pas de même de son successeur, Riplay, investi après lui du commandement au nom de Willoughby, surtout après le 29 décembre 1435, date où le comte de Beaumont se trouva rappelé à Paris. Pendant sa lieutenance se produisit l'événement qui, sous l'impulsion du grand mouvement de réconciliation nationale marqué par le traité d'Arras, conclu trois mois auparavant, rendit pour un instant la cité de Pontoise à la cause française.

Le récit de l'événement vous est familier : la conspiration ourdie, un jour d'hiver, par quelques hardis Pontoisiens, pendant l'absence d'une partie de la garnison, la surprise des portes, l'attaque des conjurés contre les rares anglais demeurés dans la ville avec le capitaine, la prompte reddition de ceux-ci, les couleurs de France vite arborées sur la ville, le sire de l'Isle-Adam, repassé avec le duc de Bourgogne, depuis la paix d'Arras, dans l'alliance française, promptement appelé pour prendre possession, au nom de Charles VII, de la place qu'il avait naguère commandée pour le parti de Bourgogne.

La clef de l'Oise était en bonnes mains. Quelques semaines plus tard, le vendredi de Pâques, 13 avril 1436, la garnison de Pontoise, renouvelant à rebours, encore sous le commandement de l'Isle-Adam, l'exploit bourguignon de 1418, surprenait Paris anglais et en chassait à jamais l'étranger. Étrange coïncidence, c'était Willoughby qui y commandait pour l'Angleterre. C'est sous

les huées, aux cris d' « à la queue, à la queue » — « au renard, au renard », que l'ancien capitaine de Pontoise quitta par capitulation la Bastille, quelques jours plus tard, le 17 avril, sous les pittoresques apostrophes dont la population parisienne, à travers les âges, a toujours su garder le secret.

La date de cette libération de Pontoise, dont le chroniqueur Jean Chartier, moine de Saint-Denis, nous a conservé la piquante relation, paraît être demeurée longtemps imprécise. L'historien définitif de Charles VII, M. de Beaucourt, d'après une comparaison attentive de certains documents de comptabilité subsistants, croit pouvoir la placer aux environs du 20 février. Je serais assez porté à croire que l'événement eut lieu le 22. La démonstration serait assez fastidieuse et dépasserait les limites de cet entretien. Qu'il suffise de dire qu'elle semble s'imposer avec assez de certitude.

Qui était ce lieutenant Riplay dont la négligence avait ainsi occasionné cette surprise ? Son cas serait peut-être intéressant à sonder. Un fait acquis, relaté par Jean Chartier, est qu'il comptait à Pontoise des alliances de famille. Sa femme et celle d'un bourgeois de notre ville étaient cousines germaines. C'est à ce parent pontoisien que se rendit le lieutenant de Willoughby, après une belle défense, réfugié, lui troisième, sur la porte « emprès l'Ostel Dieu », probablement la porte Bucherel, qui paraît avoir donné sur le quai du Pothuis.

Faudrait-il voir en lui un représentant d'une maison normande portant le nom de Rupalay, petite localité du Bessin, voisine d'Isigny, dont quelques membres exercent alors des fonctions de second ordre dans l'administration anglaise en Basse Normandie. Était-il au contraire de provenance directement anglaise, et appartenait-il à la famille qui fournissait à Caen, vers la même époque, en 1432, un bailli nécessairement étranger ? La question, pour être résolue, exigerait des données plus précises.

Pontoise, comme vous le savez, devait encore passer par plus d'une phase douloureuse pour éliminer définitivement l'invasion étrangère. Dans la nuit du mardi gras au mercredi des cendres, du 12 au 13 février 1437, moins d'un an plus tard, une ruse pareille rendait notre cité à l'Angleterre.

La neige tout au tour de la place, les fossés gelés par un hiver tenace, la glace pouvant porter poids d'homme jusqu'au pied des remparts qui bordent l'étang de la Viosne, les soldats anglais recouverts de blancs draps confondus avec la neige, l'escalade nocturne, au tout petit jour aigre et coupant de mars, tous les

historiens de Pontoise vous ont relaté la scène, à laquelle les strophes rimées de Martial de Paris ont conquis une légende :

L'hiver d'icelle année durant
Que tout estoit gelé à glace,
Talbot entra moult caultement
Dedans Pontoise, et print la place.

Tout au long du soir fut logié
Près des fossés parmy les champs,
Et avoit la nuit tant neigié
Que tous les champs en estoient blancs.

Pour mieux jouer leur personnage,
Les Anglois matin s'habillèrent
De blanc, comme gens de villaige,
Et ainsy en la ville entrèrent.

Déplorons ensemble l'incurie du sire de l'Isle-Adam, celle de son lieutenant le sire de Varambon, chef de compagnie d'origine bressane, célèbre parmi les guerroyeurs d'alors par le nez d'argent que lui avait valu, à la journée d'Anthon, une belle taillade dauphinoise, sans oublier le négligent Pierre Papillon, l'un des officiers civils de la ville, qui refusa, malgré les objurgations répétées de plusieurs prévoyants citoyens, de faire briser la glace des fossés ! Adressons un hommage à la superbe énergie des deux écuyers vexinois, les deux frères de Guiry, qui résistèrent tout le jour, avec quelques vaillants Pontoisiens, dans les tours de la porte d'Ennery. Arrêtons-nous seulement un instant sur la personne du chef d'escalade, de l'« eschielleur » qui conduisit si subtilement cette entreprise.

Jean Chartier, bien informé, comme moine de Saint-Denis, de ce qui se passa alors à Pontoise, l'appelle « un Anglais nommé Sterquin ».

Je ne serais pas étonné que cet « eschielleur » émérite fut le même personnage qu'un certain « Jehan Sterquin », lance à cheval, qui figure dans l'effectif de la garnison de Pontoise du 30 novembre 1429 au 13 février 1430.

Ainsi s'expliquerait tout naturellement la connaissance que ce soldat anglais pouvait posséder des dispositions de la place, des points faibles de l'enceinte, des meilleures notions possibles d'escalade. En tout cas cette assimilation, qui à ce que je crois n'a pas eu encore occasion d'être opérée, peut-elle être proposée avec une certaine vraisemblance.

Rentrée de la sorte en possession de ses maîtres de passage, la place de Pontoise est confiée à la garde de Henry Standish, écuyer, qui venait d'exercer, depuis 1432, les fonctions de

capitaine des places normandes de Charlemesnil, près de Dieppe, de Conches et d'Exmes. Nous le trouvons en fonctions en octobre 1437, et jusqu'au 10 janvier 1438, où il déclare expressément avoir été déchargé de la capitainerie. Une force de 105 hommes — dont 35 lances à cheval et 70 archers — proportion normale — semble avoir formé sa compagnie, avec un renfort temporaire, également proportionnel, de 15 lances et 45 archers, augmenté à certains moments de près du double.

Il passe de Pontoise à Gisors, avec la même qualité de capitaine, en janvier 1438, jusqu'au 30 mars 1439. Il figure encore parmi les chefs de compagnie employés au ravitaillement de Pontoise, lors du siège final de 1441. En juillet 1449, aux dernières heures de l'occupation étrangère, il tenait les champs avec une division volante.

Son successeur fut Thomas Guérard, récemment encore capitaine de Montereau, qui venait de laisser prendre cette place par Charles VII en personne, dans cette première manifestation tardive d'énergie dont le roi, si bien servi jusque-là par ceux qui se dévouaient pour lui, donnait enfin l'exemple.

Thomas Guérard reste capitaine de Pontoise de janvier à août 1438.

A ce moment se passe dans notre cité une scène singulière, qui met étrangement en relief les procédés de la comptabilité anglaise et le désordre financier où peu à peu, bien différemment de la régularité méticuleuse qui y régnait naguères, glissait alors l'administration conquérante.

Le 18 juillet, une sédition militaire éclate à Pontoise, contre Thomas Guérard. Les 100 lances à cheval et les 300 archers qui composent alors la garnison renforcée réclament leurs gages, déclarent qu'ils quittent la place et abandonnent leur poste. Un des trésoriers de Normandie, Simon Morhier — le célèbre prévôt anglais de Paris dépouillé de sa charge par la conquête française — se trouvait par hasard présent dans la ville. Il descend jusqu'à se porter caution pour le capitaine, pour le chiffre vraiment élevé de 1,300 livres tournois. Il harangue soldats et officiers, calme les uns, raisonne les autres, et préserve ainsi la ville d'une désertion générale.

Comme son prédécesseur Henry Standish, Thomas Guérard échange à son tour la capitainerie de Pontoise contre celle de Gisors. Il semble avoir conservé cette dernière charge jusqu'à la mésaventure qui lui survint, au printemps de 1441. A ce moment, se trouvant, en outre de sa fonction de Gisors, commandant d'une île fortifiée de la Seine, située devant Elbeuf, il fut fait prisonnier

par un parti français. C'est la dernière trace qu'il ait laissée dans l'histoire troublée de ce temps.

Pour rétablir l'ordre à Pontoise, le gouvernement anglais avait besoin d'une volonté énergique et d'un bras qui se fit craindre. Le personnage qui fut désigné pour cette mission possédait à cet égard toutes les qualités requises. Ce n'était autre en effet que le grand Talbot.

Son passage à la capitainerie de Pontoise repose sur autre chose que des légendes ou que sur l'interprétation extensive des récits qui le représentent comme l'auteur de la surprise du mardi gras de 1437. En réalité, Talbot exerça le commandement à Pontoise depuis le départ de Thomas Guérard, en septembre 1439, jusqu'au 25 octobre suivant, date où il affirme avoir remis les clefs de Pontoise et s'être déchargé du commandement.

Son nom dispenserait d'en dire plus long. Sa carrière, alors encore d'illustration récente, son rôle devant Orléans, puis à Patay, sa captivité et son échange contre Saintrilles sont universellement connus. A ce moment, il venait d'être gratifié du comté de Clermont en Beauvaisis, confisqué par le pouvoir anglais sur la maison de Bourbon, mais rentré, dès 1434, sous la domination française, et du titre de maréchal de France, qui depuis la reprise de Paris, en 1436, ne correspondait plus qu'au titre de maréchal de Normandie. Plus tard, il se vit doté du comté de Shrewsbury en Angleterre et du comté de Waterford en Irlande. Dans le recul du passé, grandi et magnifié jusqu'à la légende, il représente à lui seul toute l'occupation anglaise, tout son effort d'expansion, puis de résistance. Sa mort à la journée de Castillon, en 1453, d'un coup de ces canons qu'il avait tant contribué à faire dominer dans les batailles de son temps, eut la valeur immédiate d'un symbole, et précisa par une saisissante image la chute définitive de la domination étrangère en France.

Déchargé officiellement de la capitainerie de Pontoise, en octobre 1439, Talbot ne semble pas avoir repris ces fonctions jusqu'au grand siège de 1441, avec lequel va se clore l'histoire de cette sombre période.

Qui commandait Pontoise, au moment où les superbes forces de Charles VII, au printemps de 1441, parurent enfin sur les bords de l'Oise ? On peut croire que c'était un certain William Poitou, qu'on pourrait retrouver plus tard lieutenant de Rouen, et sur lequel nous ne sommes pas d'ailleurs autrement renseignés.

Toujours est-il que le mardi de la Pentecôte, 6 juin 1441, les forces françaises, parties de Saint-Denis, occupèrent Maubuisson

et bientôt après, la tête du pont une fois enlevée vers Saint-Ouen, passaient l'Oise sur un pont de bateaux jeté en face Saint-Martin, à peu près au point où s'effectuait l'ancien passage de l'antique *Isarobriva Veliocassorum*, et construisaient bastille contre rempart, créant de toutes pièces, face à la Viosne, la bastille Saint-Martin, qui allait devenir le centre de toute l'offensive française.

Je ne peux songer ici à raconter cette mémorable opération de guerre, les retours compliqués d'attaque et de défensive subis par l'armée royale, assaillante et investie tour à tour. Cinq fois, comme le fait est acquis, Pontoise fut ravitaillé par l'énergie obstinée de Talbot : un moment même, le siège fut virtuellement levé. Sans l'héroïsme des défenseurs de la bastille Saint-Martin, un instant noyés sous le flot d'une nouvelle invasion, le succès, cette fois encore, aurait échappé à la cause de l'indépendance nationale.

Vers la fin de juin, lors du premier ravitaillement de la place, Talbot, au lieu de la garnison épuisée, met dans la ville une petite armée de 1,500 hommes, composée de plusieurs compagnies dont les chefs semblent avoir reconnu l'autorité suprême de Thomas Scales, qui paraît avoir ainsi exercé en fait les fonctions de commandant anglais de Pontoise.

C'était un des plus importants personnages de la conquête. Passé en France vers 1422 seulement, devenu possesseur de la seigneurie normande de Nucelles, il avait fondé sa réputation en Basse Normandie, aux sièges de Saint-James et de Pontorson. Devant Orléans, il avait été l'un des trois chefs de l'armée assiégeante. Sénéchal de Normandie, vidame de Chartres, il représentait un des hommes de guerre les plus éprouvés du système et de la race conquérante.

Il devait périr de sinistre façon. Après la fin des luttes de France, engagé, dans la guerre des Deux Roses, sous l'étendard du parti de Lancastre, il se trouvait, au cours d'un des nombreux revers de fortune subis par la Rose Rouge, cerné et assiégé dans la Tour de Londres. Ayant pu capituler, la vie sauve, il descendait la Tamise en canot, lorsqu'il fut attaqué, sur la rive gauche du fleuve, dans la région de Southwark et de Whitechapel, par les mariniers du fleuve, dont certains de ses actes lui avaient attiré la rancune. La Tamise rejeta son corps sur la rive de Southwark, où il demeura longtemps, exposé à toutes les insultes. Telle fut la fin tragique de l'avant-dernier capitaine anglais de Pontoise.

Thomas Scales, ainsi investi du commandement, vit la ville une seconde fois ravitaillée par Talbot, puis se dérouler les événements singuliers qui marquent la seconde phase du siège,

je veux dire l'arrivée de la grande armée anglaise de secours, sous le commandement du duc d'York, prince du sang d'Angleterre, — le père du futur Richard III, — ses manœuvres sur le plateau du Vexin vers Hérouville, le forçement du passage de l'Oise, opéré par une feinte habile du duc d'York, bien au-dessus de Pontoise et de Beaumont, en face Royaumont, Charles VII délogé de Maubuisson et fuyant à Poissy, enfin, par une série d'incidents inespérés, les forces anglaises se dissolvant d'elles-mêmes, au début d'août, après quinze jours de triomphe éphémère, rentrant en Normandie et laissant de nouveau le champ libre aux assiégeants qui n'avaient pas quitté la bastille Saint-Martin, et que le roi venait bientôt rejoindre en réoccupant Maubuisson.

Au quatrième ravitaillement de la place investie presque immédiatement organisé par Talbot, Thomas Scales, vers la mi-août, fut remplacé par un personnage que les textes connus permettent seulement de désigner sous le nom de Clifton. Le fait est acquis, et par le texte de Jean Chartier qui le présente, avec une légère défiguration de nom, comme capitaine de la place au moment de l'assaut final, et par les pièces de comptabilité anglaise, qui, entre le 19 août et le 21 septembre, le désignent comme assiégé dans Pontoise, ravitaillé une cinquième fois et attendant fébrilement des troupes fraîches pour prolonger la résistance.

C'est Clifton qui vit donc s'accomplir l'événement qui rendit pour toujours Pontoise à la France, d'abord l'assaut du 16 septembre aux ouvrages fortifiés de Notre-Dame, puis celui du 19, conduit par le roi en personne, à la tour du Friche, à l'angle de la berge de l'Oise et de la décharge de l'étang de la Viosne, maîtresses positions de l'enceinte que l'héroïsme de deux simples combattants, Jean Becquet, de Rouen, et Étienne Guillier, de Brie, les premiers montés à l'assaut, écrasant les Anglais sous les pierres arrachées des créneaux, enlevèrent de façon si vaillante et si légendaire. Clifton, dans une des péripéties de l'attaque, fut pris la vie sauve, tandis qu'à ses côtés périssait un grand dignitaire anglais, tombé naguère en disgrâce, Nicholas Burdett, ancien grand bouteiller de Normandie, jadis bailli de Cotentin, autrefois commandant en chef de l'armée assiégeante du Mont Saint-Michel, alors fait prisonnier sur les grèves entre Avranches et Tombelaine, et destiné à trouver la mort dans la dernière phase du siège de Pontoise, dans cette lutte corps à corps où l'Angleterre perdait une des clefs du pays normand, dans un prélude indiqué de l'expulsion définitive de l'étranger et de la libération du sol national.

Arrêtons-nous ici, au moment où le roi Charles VII, les plaques

de son armure bossuées des chocs de l'assaut, met pied à terre devant le portail de Saint-Maclou, et, aux cris d'enthousiasme du peuple et de l'armée, vient plier le genou devant le sanctuaire.

Là se limite tout naturellement le cadre des événements que cet entretien avait à retracer. Notre cité est désormais rendue à ses destinées naturelles. Les couleurs de France flottent partout sur ses remparts, de la tour du Friche à la porte d'Ennery. Dans tout le demeurant de son histoire, elle n'en connaîtra plus d'autres.

Et remémorons-nous l'une des strophes de la ballade populaire, que l'impression de cet événement, — passé tout de suite dans la légende, — fit jaillir de l'imagination d'un poète contemporain, en jet savoureux et dru qui porte bien l'expression spontanée des sentiments de tout un peuple :

Entre vous, Anglois et Normands,
Estans léans dedens Pontoise,
Fuyez vous-en, prenez les champs,
Oubliez la rivière d'Oise,
Et retournez à la cervoise
De quoy vous estes tous nourris,
Sanglans, puans, lépreux pourris !

